TREIZIÈME ANNÉE. — N° 309 15 Novembre 1909. LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

LOMBROSO ET LE SPIRITISME

L'étonnement fut grand dans le monde scientifique européen, lorsque le bruit se répandit que Cesare Lombroso, professeur à l'Université de Turin et matérialiste avéré, venait de passer au clan des spirites. Quoi ! l'auteur de l'*Homme criminel*, de *Génie et Folie*, où les plus hautes manifestations de l'esprit humain sont réduites à de simples anomalies cérébrales, se serait converti aux apparitions et aux tables tournantes !

La chose est vraie pourtant, mais à demi.

M. Lombroso assista, chez le chevalier Ciolfi, à Naples, aux expériences du médium Eusapia Paladino. Ces expériences, qui ont impressionné M. Sully-Prudhomme en France, ont changé totalement, quant aux faits, l'opinion du savant italien.

Il admet, désormais, la force dite médianimique, les phénomènes de « lévitation », c'est-à-dire la possibilité pour le corps humain de s'élever du sol grâce à une mystérieuse énergie psychique, les « matérialisations » ou apparitions de fantômes quasi-matériels, évoqués par des opérateurs qui prêtent leurs fluides à une courte mais tangible illusion, « l'écriture automatique », le dédoublement de la personnalité », etc...

***

Jusqu'à présent, dans tous ses ouvrages, M. Lombroso n'avait cessé d'accabler tous les spirites des plus violentes injures. Maintenant, il tente une réhabilitation.

« J'ai grandement honte, écrit-il, et je regrette beaucoup (*io somo molto vergognato e dolente*) d'avoir si opiniâtrement combattu les « phénomènes spirites », je dis les phénomènes, car je ne suis pas d'accord avec les théories. Mais les faits existent et je me vante d'être l'esclave des faits (*dei fatti mi vanto di essere schiavo*). »

Puis, M. Lombroso s'avise d'une explication scientifique. Elle correspond à peu près à celle qu'avait déjà donnée M. de Hartmann, le successeur en Allemagne de Schopenhauer. Pour eux deux, l'excitation particulière de certains centres nerveux, au détriment d'autres centres paralysés, permet un dégagement d'énergie, et ces énergies faites extérieures, sont cérébralisées, deviennent intelligentes sous l'influence inconsciente des cerveaux des assistants.

Le monde savant ne tarda pas à s'en émouvoir. Le premier qui s'opposa aux théories de M. Lombroso fut l'éminent élève de M. Krafft-Ebing, le docteur Albert Moll, de Berlin, le même docteur Moll qui fut poursuivi à cause de son ouvrage sur *les Perversions du sens génital*.

Je me suis adressé directement à M. Lombroso, qui a bien voulu répondre par écrit aux quelques questions que je lui ai posées :

— Votre science a dû fournir une explication aux phénomènes surprenants auxquels vous avez assisté ?

— Aucun de ces faits, — il faut pourtant les admettre, parce qu'on ne peut nier les faits qu'on a vus, — n'est de nature à faire supposer pour les expliquer un monde différent du nôtre. « Il

n'y a pas d'esprits ; il y a maladie nerveuse ! » Mme Eusapia est névropathe ; elle reçut dans son enfance un coup au pariétal gauche, dont il lui reste un trou assez profond pour qu'on puisse y enfoncer le doigt ; depuis elle subit des accès d'épilepsie, de catalepsie, d'hystérie, qui se produisent au moment où ont lieu les prodiges. C'étaient des névropathes aussi, ces médiums admirables tels que Home, Slade, etc. Eh bien ! je ne vois rien d'inadmissible à ce que les hystériques et les hypnotiques provoquent en eux et hors d'eux un déplacement des forces psychiques, pouvant remuer, à distance et sans contact matériel, la matière. Ainsi, un médium est capable de soulever une table, de frapper, de toucher quelqu'un, de le caresser, tout en restant lui-même immobile.

***

— Les miracles vous semblent donc tout simples ?

— Bien des choses que nous avions cru fausses sur les miracles sont vraies, et le spiritisme nous en a donné la preuve.

— Et les expériences de Crookes, l'apparition de Katie King, de cette femme mystérieuse qui, raconte-t-il, sortait, fantômale, du sein de Mlle Cook endormie ?

— Ces expériences doivent être « exactes » ; j'ai émis une théorie identique à celle de Crookes, sans connaître la sienne. Cependant, lui comme moi, il a été accusé de supercherie. C'est l'explication la plus naturelle pour les âmes lasses, elle répond le mieux aux besoins de la multitude qui se croit ainsi dispensée de réfléchir.

— Jusqu'ici vous ne m'avez parlé que de faits ; que pensez-vous des théories édifiées sur ces prodiges, c'est-à-dire du mysticisme ?

— Le mysticisme, tel qu'il est conçu dans ces derniers temps, est une « pose » et une « bêtise », œuvre d'impuissants, de « mattoïdes », de gens qui n'ont pas les idées nettes, et se rattachent au passé, qui est toujours l'asile des faibles.

— Quel est l'état du mysticisme, en Italie, dans les académies scientifiques ?

— Les académies ne valent guère la peine qu'on s'en occupe, ce sont des fossiles.

Et voilà comment les exercices d'une simple paysanne napolitaine ignorante — que les uns disent sorcière, les autres prestidigitatrice — sont en train de modifier les certitudes de savants modernes.

Le cas de M. Lombroso n'est pas isolé.

Eusapia a ébranlé les convictions d'Ockorowicz, du docteur Charles Richet, de Camille Flammarion, et j'avoue, pour ma part, avoir gardé des prodiges auxquels j'ai assisté dans son atmosphère, une impression de trouble, presque d'angoisse, comme si j'avais pris part à quelque moderne sabbat.

JULES BOIS.

La « voyante » de Jeanne d'Arc

Je sais quel intérêt passionné nos lecteurs portent aux apparitions d'Orrouy et combien leur curiosité est éveillée par le « cas » de la petite Suzanne. J'avais espéré pouvoir, dans ce présent numéro, leur apporter, en même temps qu'un fait nouveau, une précision plus grande dans son affirmation. Il n'en est malheureusement pas ainsi. Il n'y a, à Orrouy, rien de particulier. La petite Suzanne continue, comme par le passé, à être témoin de ces merveilleuses apparitions. Elle est toujours seule à en ressentir les effets. Elle en fait part à ceux qu'elle veut bien favoriser de ses confidences, avec la même ingénuité, la même sincérité. Sa bonne foi ne doit pas être un instant soupçonnée, pour quelque raison que ce soit. Mais voit-elle vraiment ce qu'elle dit voir, ou est-elle le jouet d'une illusion, d'une impression quelconque ? S'il en est ainsi, quelles sont les causes de cette illusion, de cette impression ? Si, au contraire, les apparitions se produisent véritablement, quelle est leur origine ? C'est vers l'établissement logique et régulier de ces trois points que tendront dorénavant tous nos efforts.

***

Une déception nouvelle est encore réservée à nos lecteurs. J'avais dit, dans mon dernier article, que je m'efforcerais de joindre M. l'abbé E... A... qui, l'on s'en souvient, lors d'un voyage à Orrouy, vit et entendit *la Dame* parler à Suzanne du haut du vieil ormeau plusieurs fois centenaire. Il ne m'a pas été possible de rencontrer le vénérable ecclésiastique. Je me suis en vain présenté chez lui; mais ce matin, il m'a fait l'hon-

neur de m'écrire et, par cela même, de me promettre la communication des observations « qu'il pourrait avoir à me présenter. »

Je le remercie profondément de cette marque d'intérêt. Il est certain que s'il voulait ou, plus exactement, s'il pouvait parler, ses révélations, comme nous l'avons dit, de témoin lucide et conscient, rassureraient bien des âmes tourmentées et calmeraient beaucoup de religieuses inquiétudes.

Je tiens encore à lui rappeler l'engagement que je pris vis-à vis de lui. S'il se décide, comme je l'en prie instamment, à me faire part de ses réflexions, celles-là seules pour lesquelles il m'en donnera l'autorisation seront rendues publiques.

Donc, attendons !!...

PIERRE SORNIN.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *Le Merveilleux limousin.*

M. Denis Roche vient de donner à la charmante collection des « Pays de France » un volume de Contes limousins dans leur patois natif. On ne manquera pas d'y prendre plaisir, grâce à la traduction qui les accompagne. Ce patois n'est pas, du reste, le patois haut-limousin proprement dit, — vieux langage fixé qui se flatte d'être la première des langues d'Oc, « le Toscan de la France méridionale », disait un Italien du XVIe siècle. C'est un dialecte assez différent, parlé dans quelques communes de l'arrondissement de Rochechouart. Plus joli de forme, semble-t-il, il était vierge de tout contact avec l'encre d'imprimerie.

Dans cette langue inédite sont contées de fort vieilles histoires. Les folk-loristes nous ont montré que les contes populaires, dans le monde entier, sont pareils par leurs thèmes, voire même par les détails qui semblent les plus topiques, et qu'ils nous viennent tous de l'Inde, puisqu'on ne peut pas les faire remonter plus haut. Plus on recueillera de contes populaires, plus il y a de chances de rencontrer dans n'importe quel pays n'importe quel conte du répertoire déjà connu.

« Notre collection limousine, dit M. Denis Roche, nous a apporté maintes joies de retrouvailles, et quelques-unes sont assez curieuses pour être notées en passant... Un conte que nous racontait naguère en toute ingénuité une paysanne limousine, il nous souvenait que Pouschkine l'avait rimé jadis en vers admirables d'adroite naïveté et pétillants d'esprit. Un autre conte que nous imprimions, *Lu métadier l'Arpeûgué* (Le Métayer l'Espiègle) nous apporta un beau jour — singulier mélange de littérature livresque et de littérature orale — une réminiscence inattendue du bouffon flamingo-allemand Til Eulenspiegel. Mais du jocrisse germanique le nom seul a persisté en Limousin, venu dans on ne sait quelle brochure de colporteur ou quelque vieux bouquin oublié. On propage hardiment sous le nom de l'Espiègle les finesses du *Voleur habile* ou du *Franc voleur*, vieux conte relevé partout, de Norvège au pays basque, et qui figure dans maint recueil français. Le nom de l'Arpeûqué n'est d'ailleurs plus connu que de quelques conteurs âgés. Il est à la veille de disparaître, supplanté par celui d'un autre type — ou du moins d'un autre chef de nom, — moins mystérieux et plus jeune, le glorieux.. Corneboyau. La bienséance nous fait modifier la finale du nom, mais les journaux de Limoges ne se font par faute parfois de l'imprimer tout naïvement tel qu'il est ».

Parmi les contes dont l'auteur dit ne pas rencontrer de similaires dans les recueils de folk-lore, celui des petits enfants qui se rendent en pélerinage à Saint-Jacques de Compostelle est l'aventure même d'Ulysse et de ses compagnons dans l'antre du Cyclope. Il n'y manque que l'ingénieux jeu de mots du Grec, — et aussi le décor marin, le soleil de Sicile et la poésie d'Homère.

Le conte du Joueur, où la Mort intervient comme au temps des danses macabres, apparaît singulièrement sec dans son laconisme patois, et d'autant plus qu'on se rappelle la version si spirituelle et si brillante qu'en a donnée Mérimée, dans *Federigo*. Je n'ai pas le texte de Mérimée sous les yeux et, d'ailleurs, il serait trop long pour le reproduire.

Sommairement, Federigo est un grand joueur, qui a couru les brelans avec des hauts et des bas : douze jeunes gens, complètement ruinés par lui, se sont suicidés de désespoir. Enfin, ruiné lui-même, comme il était inévitable, Federigo se retire à la campagne, dans un petit bien qu'il n'a pu vendre ; il y vit en tirant le lièvre et en jouant aux cartes avec son métayer.

Un jour, le Christ et ses douze apôtres qui passaient par là lui demandent l'hospitalité. Federigo les reçoit de grand cœur, tout en s'excusant de la pauvreté de sa maison. Quant à la nourriture, il avait tué deux lièvres et cela pouvait aller ainsi ; mais il rougissait d'offrir à des hôtes d'apparence distinguée un vin épais et grossier. Quelle ne fut pas sa surprise quand il vida son verre ! De même qu'il avait changé l'eau en vin aux noces de Cana, Notre-Seigneur venait de changer le vin rustique en délicieux lacryma-christi. A ce mi-

racle, Federigo reconnut la qualité de ses visiteurs et, se levant de table, il les servit respectueusement.

Touché de son bon cœur et de ses bonnes manières, Notre-Seigneur, quand il se leva de table, permit à Federigo de faire trois vœux qui seront exaucés.

— Je veux, dit le joueur, toujours gagner quand je jouerai avec ces cartes-là.

Sur quoi saint Pierre lui donnant un grand coup de coude dans les côtes :

— Malheureux ! demande donc au Seigneur ton salut éternel.

— Mon second vœu, continua Federigo en s'écartant un peu de saint Pierre, c'est qu'aucun de ceux qui monteront dans cet oranger, là, devant ma porte, n'en puisse descendre sans ma permission.

— Homme égaré ! s'écria saint Pierre, pense à la mort.

— J'y pense aussi... mon troisième souhait est que ceux qui s'assiéront sur le banc de ma cheminée ne s'en puissent lever sans mon assentissement.

— Accordé, répondit Notre-Seigneur qui, faisant un petit signe d'amitié à Federigo et posant la main sur l'épaule de saint Pierre tout grommelant, s'éloigna.

Dès qu'il fut seul, Federigo appela son métayer et fit avec lui cinq ou six parties d'hombre sans seulement regarder les cartes, et se servant du jeu miraculé. Sûr de son affaire, il partit alors pour la ville et reprit sa vie de plaisirs. Ses anciens camarades accoururent, persuadés qu'il avait fait quelque héritage et brûlant de le plumer de nouveau. Mais ils durent déchanter. Certain de gagner, Federigo pouvait observer la façon de jouer de ses partenaires : il vit que tous trichaient et cela lui ôta tout scrupule.

— Sans doute, se disait-il, les seuls joueurs honnêtes que j'ai rencontrés sont ces douze malheureux dont j'ai causé la ruine et la mort.

Cette pensée lui pesait dans sa vie magnifique. Un jour, il se mit en route pour les enfers, dont l'entrée, comme on le sait, se trouve près de l'Averne. Il avait emmené sa levrette, Marchesella ; Cerbère en fut si charmé qu'il laissa passer le voyageur.

— Qui va là? cria Pluton.

— Federigo le Joueur.

— Et que me veux-tu ?

— Pluton, si tu penses que le premier joueur du monde est digne de faire ta partie d'hombre, je te propose cet enjeu : nous jouerons douze parties. Si j'en perds une seule, mon âme t'appartient ; mais tu me donneras une âme pour chaque partie que je gagnerai.

Il gagna les douze âmes des joueurs suicidés et les emporta dans un sac. Quelque temps après, Marchesella mit au monde une portée de petits monstres dont quelques-uns avaient plusieurs têtes. Après une longue et peu édifiante existence, Federigo se reposait dans sa petite maison de campagne, lorsque la mort se présenta.

— Es-tu prêt ? lui demanda-t-elle.

— Un instant, supplia Federigo ; j'ai envoyé chercher le prêtre. Si tu veux bien monter sur cet oranger, devant la porte, tu le verras arriver sur le chemin.

Elle y monte complaisamment, mais elle n'en peut plus descendre. Elle est obligée d'accorder à Federigo cent autres années de vie, que le libertin passe encore dans les plaisirs.

Nouvelle venue de la mort. — « Je t'attendais, soupire-t-il. Le temps de dire un *Pater* et un *Ave*... Assieds-toi sur ce banc près du feu.

La Mort, qui est bonne personne, s'assit. Quelques instants plus tard, essayant en vain de se lever, elle reconnaissait qu'elle était tombée dans un nouveau piège. Mais elle ne voulait rien entendre, tant sa colère et sa confusion étaient grandes. Il fallut que Federigo jetât plusieurs fagots au feu et qu'elle sentît griller ses vieux os pour concéder à l'astucieux vieillard cinquante ans encore de sa vie. Après quoi elle s'enfuit, indignée, laissant derrière elle une déplaisante odeur de roussi.

Federigo n'avait demandé que cinquante années, parce qu'il était un peu fatigué du monde. Il passa un demi-siècle dans la méditation et les bonnes œuvres. Arrive la mort, qui, sans vouloir rien entendre, fond sur lui, l'enlève et le transporte au seuil de l'enfer.

— Qui est là ? cria Pluton.

— Federigo le Joueur.

— N'ouvrez pas ! s'exclama le roi des enfers. Ce coquin-là me gagnerait au jeu toutes les âmes de mon empire.

La Mort s'adresse au Purgatoire ; mais là on refuse péremptoirement Federigo, tout chargé de graves péchés. Il faut donc bien le mener au Paradis. Saint Pierre, qui est colérique, lève les bras au ciel et invective Federigo.

— Ah ! saint Pierre, réplique-t-il, est-ce ainsi que je vous reçus le jour où vous vîntes chez moi, et que nous mangeâmes ce bon lièvre ?

Saint Pierre s'attendrit un peu, et voici que Notre-Seigneur approche, attiré par les éclats de voix du portier céleste. On devine bien que Federigo va gagner sa cause mais c'est qu'il n'est pas seul : les douze âmes reprises à Pluton et qu'il avait emportées dans un sac sont là, agenouillées près de lui.

— Seigneur, dit-il d'un ton touchant, quand vous

êtes venu chez moi vous n'étiez pas seul, vous étiez accompagné de douze apôtres...

— Allons, répond Notre-Seigneur, passez vite et tâchons qu'on n'en sache rien, car ce serait un mauvais exemple.

Le mélange de mythologie et de merveilleux chrétien ajoute encore à la bonhomie optimiste de cette légende.

Le merveilleux limousin est, aussi, fort peu effrayant. Il couronne une conception amicale et patriarcale de la vie. De même que le Roi fait figure (dans *Quatorze*, dans le *Petit Joueur*) d'un bon seigneur campagnard, qui loue un petit domestique, lui envoie ses repas aux champs, et, de sa fenêtre, surveille son travail, de même le Bon Dieu apparaît comme un haut prélat plein de bienveillance et de bonhomie, qui apprécie le mot pour rire et avec qui l'on peut causer. Le diable même n'est pas si noir ni surtout si fin qu'on le dit : l'un le saisit par le nez avec des tenailles, l'autre l'enferme dans un sac et le fait rouer de coups. Quant aux fées et aux farfadets, ils n'apparaissent guère que pour venir en aide aux pauvres gens embarrassés, filer le chanvre de la servante paresseuse, remettre dans le bon chemin le voyageur égaré.

On ne récite plus tous ces jolis contes aux veillées. On y joue à la manille et au mistigri; on y lit les journaux de Paris, leurs faits-divers et leurs feuilletons également propres à brouiller les cervelles. Il est grand temps de recueillir les contes populaires; encore quelques années et nul ne s'en souviendra plus.

George Malet.

PEUT-ON LIRE SANS LE SECOURS DES YEUX ?

A cette question, mes récentes expériences ont apporté une réponse nettement affirmative.

La vision à travers les corps opaques semble le signe certain de la lucidité ; ce serait même, selon le célèbre somnambule Alexis, parlant en l'état de lucidité, « le seul infaillible symptôme de la lucidité ».

Que la vision à travers les corps opaques et que notamment la lecture des caractères invisibles à l'œil normal soit le critérium infaillible, le critérium certain, le meilleur des critériums de la voyance et de la lucidité, ce qui est indéniable, c'est que la vision à travers les corps opaques, et que la lecture de caractères invisibles à la vue normale prouvent que la voyance est un phénomène réel et par suite un phénomène qui s'impose à l'attention des savants prenant à cœur de travailler à l'avancement des sciences.

Avant d'étudier la voyance, ses phénomènes, son mécanisme subtil et ses causes probables, j'ai cru bon de porter mes recherches vers la lecture sans le secours des yeux, et vers la lecture à travers les corps opaques. Pour tenter de pénétrer les secrets de ces lectures, j'ai développé un sujet qui me paraissait avoir une très belle voyance, et des dispositions très nettes pour la lecture.

Je vais le plus brièvement possible exposer la marche que j'ai suivie pour développer mon sujet, Mlle Julia Grenier.

Mlle Julia Grenier n'a que vingt-deux ans. Bien que de constitution un peu chétive, elle a de l'énergie, et jouit d'une santé satisfaisante ; ses organes ont une marche normale ; elle n'est ni nerveuse, ni apathique, c'est une excellente sensitive, qui pratique la voyance depuis quatre ans. Elle s'endort facilement, sans passer par les phases classiques; ses paupières demeurent généralement closes ; elle est réfractaire à la transmission de pensée et à l'ordre mental ; au réveil, elle n'a aucun souvenir du travail effctué en état d'hypnose.

Elle peut lire par contact et sans contact.

Lecture par contact. — J'ai tenté de lui faire lire des lettres et des mots placés soit au sommet de sa chevelure, soit sous son pied, ou présentés soit au front, soit à la nuque.

Nos séances d'entraînement ont débuté le 20 juin dernier et se sont poursuivies jusqu'à ce jour ; depuis le 11 juillet, nos séances sont devenues quotidienes ; elles durent en moyenne deux heures.

En juin, dès le début, je voulus me rendre compte des dispositions que Mlle Julia Grenier pouvait posséder pour lire par le sommet de la tête ; je posai une lettre sur sa chevelure ; elle m'objecta qu'elle ne pouvait facilement distinguer cette lettre parce qu'un bouillard la couvrait ; elle me demanda de pouvoir toucher et par le toucher elle reconnut la lettre, c'était un T ; lorsque j'eus replacé ce T au vertex, elle me dit : « Maintenant que j'ai touché la lettre, je la vois distinctement sans brouillard, mais on dirait que ce T est en deux morceaux ; si je m'exerçais, j'arriverais certainement à lire les lettres ainsi disposées sur mes cheveux ».

Je posai sur le sommet de sa tête un mot tout entier en caractères d'impression, elle ne put le lire, mais au toucher elle le reconnut ; elle me fit cette remarque lorsque je remis le mot sur sa tête (c'était Colombes) : « Les lettres ne se tiennent pas ; elle m'ap-

paraissent séparées et brouillées ; je ne vois pas leurs formes telle qu'elles sont sur l'impression ; elles ont des formes nouvelles pour moi ; ce papier me chauffe énormément la tête ; je suis sûre qu'avec du temps, j'arriverais à lire des mots placés ainsi sur ma tête ».

Lorsque sous son pied gauche chaussé d'une pantoufle à semelle de feutre, je fis placer une lettre (une L), elle put la lire. « Il y a un brouillard ; il y a un embrouillement ;... mais, le caractère s'éclaire ;... je vois maintenant un trait droit, et quelque chose avec, dit-elle à quelques minutes d'intervalle ; je vois à l'envers, mais c'est une L. Je vois plus net que sur la tête. »

Quand je lui présente des lettres au front ou à la nuque elle ne voit qu'un brouillard, il ne s'est pas encore éclairci lorsqu'elle se plaint que ces caractères lui font mal à la tête.

Par la main gauche et plus particulièrement par le pouce gauche, Mlle Julia Grenier lit à merveille, aujourd'hui du moins, car l'éducation du pouce gauche nous a demandé environ deux mois.

Au début, je plaçai entre ses mains les caractères à lire ; dès les premiers jours, elle put appeler successivement les lettres composant les mots soumis à sa sagacité. Comme sa vue normale pouvait filtrer par la fente occulaire, en dépit de la fermeture apparente des yeux, je lui imposai l'usage du bandeau ; au bandeau rouge qui la gênait, peut-être parce que la couleur rouge lui est antipathique, elle préféra un bandeau noir; elle distingua les lettres par le toucher aussi aisément avec le bandeau qu'auparavant.

Vers le milieu du mois d'août, je supprime le bandeau, qui échauffe trop la tête du sujet, le gêne et l'énerve. J'imagine d'emprisonner les bras du sujet dans un vaste carton à chapeau où il peut librement palper, toucher, presser les caractères à déchiffrer, sans que sa vue normale puisse voir.

Vers la fin d'août, Mlle Julia Grenier n'a plus besoin d'appeler les lettres, que jusque-là elle reconnaissait une à une ; elle lit d'un jet les mots que j'ai écrits au crayon bleu en caractères bien tracés et d'un centimètre de hauteur en moyenne ; elle les lit lorsque j'introduis ces mots dans le carton à chapeau, où ses mains et ses avant-bras restent à demeure ; peu après elle lit une courte phrase, ensuite une longue phrase, enfin tout un article.

Avant que le second mois ne soit achevé, elle commence à distinguer les couleurs par le toucher du pouce gauche : « Ce mot-ci, me dit-elle, est écrit au pastel, en bleu ; ce second, en vert ; ce troisième, en bleu tirant sur le vert ; ce quatrième, en violet héliotrope ; ce cinquième, en rouge ; ce sixième, en cerise ou groseille ; ce septième, en un genre de marron ; ce neuvième, en orange ».

Je lui soumets des cartes à jouer ; elle reconnaît chaque carte : « Celle-ci est Charles, le roi de cœur ; celle-ci Alexandre, le roi de trèfle ; celle-ci Lahire, le valet de cœur ; celle-ci Lancelot, le valet de trèfle ». Elle a lu les noms écrits sur le côté des cartes, Charles, Alexandre, Lahire, Lancelot ; elle a vu les couleurs du cœur et du trèfle.

Un jour que je lui mettais en main un catalogue imprimé en petits caractères, elle me dit après avoir lu : « Je viens de lire des lettres tellement petites que cela m'a brouillé les yeux ; les yeux me brûlent. » Quel rôle les yeux matériels peuvent-ils jouer dans ces phénomènes de lecture par sensibilité, par transposition de sens, lorsque le toucher voit ?

L'impression qu'elle éprouve en touchant une lettre est celle d'une brûlure plus ou moins vive; lorsqu'elle dit que ses yeux brûlent, son cerveau ne confond-il pas avec le sens de la vue normale le sens du toucher qui a subi une brûlure au contact des caractères ? ou bien le cerveau, ne se rendant pas compte du mécanisme anormal de la vision par le toucher, subit-il une impression du fait de ce souvenir latent que la lecture de petits caractères fait mal aux yeux ?

Lecture sans contact.— D'autres voyantes ont lu par les doigts et par l'épigastre; aussi ai-je tenu à diriger Mlle Julia Grenier vers la lecture sans contact, vers la lecture à travers les corps opaques. Je pris diverses boîtes : dans ces boîtes je mis, vers le milieu de juillet dernier, des mots écrits au crayon bleu, et nous tentâmes de lire à travers les parois de ces boîtes.

Le sujet élimina les boîtes en bois, qui lui semblaient présenter des phénomènes assez bizarres; il retint les boîtes en fer-blanc, bien qu'elles brûlent fortement, et les boîtes en carton, plus agréables; il demanda à expérimenter de préférence dans une boîte bleue en carton, parce que le bleu est sa couleur préférée : cette dernière boîte fut employée le plus couramment.

Vers la fin de juillet, Mlle Julia Grenier commença à distinguer les lettres composant les mots écrits au crayon bleu et placés dans la boîte bleue en carton; elle nommait les lettres au fur et à mesure qu'elle les identifiait, et lorsqu'elle les avait nommées toutes, elle les mettait dans leur ordre pour composer le mot soumis.

Elle ne voit pas les lettres dans leur forme matérielle, telles je les écris; elle en voit certaines à l'envers : les *g* semblent des *b*, les *d* des *p* et les *p* des *d*, les *h* des *y* et les *y* des *h* ;elle en voit certaines comme réfléchies dans une glace, elle les voit irrégulières ou

étrangement déformées; elle les voit remuer, s'agiter, danser, se mêler, s'enchevêtrer.

Pour faciliter la besogne, je songe à l'habituer à la déformation des lettres, pour le cas où les lettres auraient une déformation constante. Une surprise m'était réservée : dès que je mets une lettre isolée dans la boîte à expérimentation, elle ne *voit* plus, elle *entend* cette lettre : « C'est, me déclare-t-elle, comme si on me disait tout bas la lettre mise dans la boîte; il me semble qu'on me souffle; une voix me dit la lettre; j'entends, je ne peux m'empêcher de répéter le nom de la lettre; il faut que je dise cette lettre ».

Je remets alors des mots entiers dans la boîte; elle me confirme ses précédentes affirmations : « Quand il y a un mot entier, je vois le mot, au lieu de l'entendre. je le vois à l'envers, remuant, dansant, mais je le vois. » Elle ajoute : « J'aime mieux voir les lettres d'un mot que d'entendre une lettre isolée, je préfère me trouver en présence de mots plutôt que de lettres; lorsque j'entends subitement une lettre, j'ai des appréhensions en répétant ce que me souffle une voix intérieure. »

Avec la boîte de bois, elle croit entendre les mots ou leurs lettres au lieu de voir ces mots ou leurs lettres ; de là son désir d'écarter des expériences les boîtes de bois, puisqu'elle préfère la vision à l'audition.

J'habitue le sujet à dessiner la forme des lettres qu'elle saisit dans le remous général ; le dessin de la même lettre est loin de demeurer constant : un *d* ressemble un jour à un *b*, un autre jour à un *q* ; le *p* apparaît tantôt comme un *b*, tantôt comme un *d* ; le *q* emprunte les formes du *d* et du *b* ; cependant, petit à petit, le sujet se forme un alphabet moyen, et il transcrit dans cet alphabet les caractères qu'il perçoit à travers les parois de la boîte bleue en carton.

Jusque fin septembre, la lecture demeure imprécise ; le sujet ne déchiffre que très imparfaitement les mots qui lui sont présentés ; nous sommes encore loin du but. Je mets à l'essai divers expédients : je fais des trous d'épingle dans le couvercle d'une boîte pour faciliter la communication, si besoin est ; ces trous n'aident en rien la vision ; je tente d'introduire dans la boîte un conducteur métallique, le résultat n'est pas probant.

Enfin, je remets au sujet une tige d'ébonite et une tige d'acier. Avec la tige d'ébonite, promenée autour de la boîte bleue, il voit chacune des lettres composant le mot mis dans la boîte ; il appelle E I.N.G.U.E.E. mais il ne peut réussir à mettre ces lettres dans leur ordre pour composer le mot cherché. Dès qu'il a pris la tige d'acier, il voit le mot EUGÉNIE.

Depuis les premiers jours d'octobre, le sujet roule la tige d'acier sur le couvercle de la boîte bleue, et par ce procédé il est arrivé à lire des mots et des phrases entières ; cette lecture n'est pas encore rapide : il lui faut une demi-heure, une heure, une heure et quart d'attention et de concentration pour déchiffrer le premier mot de la séance ; les mots suivants viennent parfois très rapidement ; certains sont déchiffrés en une ou deux minutes. Le 22 octobre, il a mis cinq quarts d'heure pour lire le mot « L'Electricité » ; puis en moins de cinq minutes a lu les mots suivants : «... est le produit de la dissociation de la matière ».

Je commence à entraîner le sujet vers la lecture à longue distance, comme lire une inscription placée dans une pièce voisine ; je tente aussi de l'habituer à lire dans un livre fermé à une page déterminée.

Comme ces expériences sont de nature à intéresser très vivement nos confrères de la presse scientifique, je me ferai un plaisir de les reproduire en leur présence, et prendrai jour avec ceux qui en exprimeront le désir.

HENRI MAGER.

La Découverte des Sources

PAR LE

Magnétisme Terrestre

J'ai sous les yeux un article que l'*Echo du Merveilleux* a publié dans son numéro du 1er octobre 1907 et qu'il a puisé, dit-il, dans un journal de la Haute-Loire.

L'auteur y traite de la *baguette divinatoire* dans la découverte des eaux souterraines.

Il y est dit notamment que tous ceux qui ont étudié le phénomène concluent à des mouvements inconscients de l'opérateur. Et ils sont nombreux : Thouvenel en 1780, Chevreul, Crooker, Gilbert, Ermann, Pfaff et Barret ont admis que les mouvements de rotation de la baguette en fourche dans les mains du sourcier sont dus à des effets psychiques, par des actions musculaires inconscientes dites « idéo-motrices ».

Opérant à l'instigation de l'Académie des sciences, MM. Babinet, Boussingault et Chevrul se prononcèrent dans le même sens.

En 1862, Carus Stern intéressa beaucoup l'Allemagne par son ouvrage, *la Prédiction par le mouvement des corps inanimés sous l'action de la main.*

En 1898, c'est le Dr Lehmann qui parla de la

baguette divinatoire dans son livre, *la superstition et la magie depuis les temps les plus reculés*.

Et, en 1902, le Dr Hubscher, de Bâle, déduisit de ses études une conclusion conforme à celle des membres de la commission de l'Académie des Sciences de Paris.

Donc, jusques en 1902, le dogme scientifique de l'Académie a prévalu et... il prévaut encore pour les « savants brevetés, patentés, palmés et décorés », ainsi que les qualifiait Eugène Nus.

Plus récemment, les techniciens allemands ont discuté de façon très intéressante les « vertus » de la baguette. M. Franzius, conseiller d'Amirauté, s'inspirant des indications recueillies avec l'emploi de la baguette par MM. Von Bulow Bothkamp et Von Uslar, sur les terrains du Chantier Impérial de Kiel, estime que la radioactivité des eaux souterraines influence les sourciers de bonne foi.

Enfin, M. Goupit, ingénieur des ponts et chaussées, rapporte que, dans une conférence très documentée, faite à la Société des sciences de Zurich, à laquelle il a assisté, le docteur Heim a conclu dans le sens que les sourciers sont des jongleurs inconscients.

Voilà, d'après l'information dont je m'inspire, où en est la question dont l'état actuel de la science.

Eh bien, quoique profane, modeste et ignoré, je me propose d'éclairer la *Science* sur cette question bien simple et qui, pourtant, a fait verser beaucoup d'encre et époumoner plusieurs savants.

Est-il vrai, en somme, que, toute supercherie à part, la baguette ou un fil de cuivre tourne dans les mains du sourcier ?

A cette question catégorique, je réponds : oui, trois fois oui. Elle tourne malgré les efforts de l'opérateur à l'en empêcher, et si la baguette est en bois mince et fortement serrée, le mouvement de rotation en provoque la torsion et la rupture.

De ce phénomène et avec un peu d'esprit d'observation, il y a lieu d'admettre qu'un facteur inconnu, une énergie à déterminer, agit sous le concours conscient ou inconscient de l'opérateur. En effet, le phénomène est trop brutal pour que, ne pouvant être nié, il faille s'abstenir d'en rechercher la cause.

A Luchon, en 1907, j'entrevis la possibilité de découvrir les eaux souterraines. Mais à cette époque j'avais des questions plus intéressantes à élucider et je remis à plus tard le soin de me consacrer à la découverte des eaux en nappe et en filons.

Or, cet été, j'étais en villégiature, lorsque j'invitai M. François Sensat, sourcier de bonne foi et désintéressé, à opérer devant moi. L'expérience, répétée à plusieurs jours d'intervalle, me parut concluante ; mais je voulus pousser plus loin mes investigations sur l'hypothétique agent fluidique que je présumais agir sur la baguette.

Une personne qui me touche de près est désagréablement impressionnée par l'électricité dégagée par une personne qui a été électrisée ou qui vit dans un milieu où on produit de l'électricité. Présumant qu'elle ne serait pas insensible aux effets du fluide du sourcier, si fluide il y a, je lui fis tenir un poignet du sourcier au moment où la baguette opérait un mouvement de rotation. Aussitôt un petit cri plaintif fut provoquée par une commotion. Je répondis à cette plainte par un sourire, car ce cri accusait la présence et l'action du fluide. Donc, j'avais la clef du phénomène, j'en connaissais la cause. Et lorsque la sensitive opéra elle-même avec la baguette, elle serait tombée à la renverse si M. Sensat ne l'avait pas soutenue pendant que j'observais ailleurs.

L'action du fluide étant acquise, il ne restait plus qu'à déterminer la nature de l'énergie, inopérante jusqu'ici pour les messieurs de la science, tout au moins suspects de légèreté à l'égard des sourciers qu'ils ont accusés de supercherie et que je me fais un devoir de défendre ici, en publiant le résultat de mon étude et de mes expériences renouvelables pour les incrédules.

En attendant que, dans un prochain numéro, je puisse m'étendre avec autorité sur les phénomènes observés — les techniciens de Toulouse ne me refuseront pas leur concours, peut-être — j'en précise les principaux :

1° Le magnétisme terrestre, voilà l'agent en cause ;

1° Il se révèle à la surface de la croûte terrestre par émanations fluidiques, qu'il s'agit de capter pour en obtenir des effets visibles, mécaniques ;

3° Perpendiculairement aux eaux souterraines, le fluide arrive à son maximum d'intensité ;

4° Obliquement aux filons, il se propage sur un angle de 45 degrés, ce qui permet de mesurer à quelle profondeur du sol se trouve l'eau souterraine.

Et maintenant, passons aux expériences matérielles capables de confirmer sans réplique la théorie de l'agent magnétique, seul en cause dans l'ordre des phénomènes observés.

La science s'est occupée de beaucoup de choses mais trop peu de l'homme, dans lequel elle ne voit qu'un corps charnel. Cependant elle dit que *le moral influe sur le physique*, sans préciser la nature de cet agent *moral* qui peut abréger ou allonger l'existence. Quel est l'agent qui préside à la *double vue*, à la *transmission de pensée* — je dis *perception*, parce que la pensée émet des sons *perçus* par le clairaudient — au

dédoublement de l'homme, simultanément visible et palpable en deux endroits différents et éloignés ? Quel est cet agent immatériel ? La science officielle refuse de répondre à cette question, ou bien elle fait des systèmes plus baroques les uns que les autres pour ne se point dire vaincue.

L'organisme humain, si tout se résume dans la matière, ne devrait en rien différer entre individus de la même espèce. Pourtant nous ne sommes pas tous également sensibles, puisque c'est présisément à l'extrême sensibilité des nerfs — ne pas confondre avec nerveux, ni avec nervosité — que l'on doit de pouvoir capter le fluide magnétique terrestre, qui trouve en eux un bon conducteur, unique peut-être, pour l'em magasiner.

Mettant en jeu la polarité humaine, contestée, celle-là aussi, par quelques grincheux plus entêtés que convaincus, on établit un courant en circuit en joignant les deux pôles au moyen d'une baguette ou d'un fil de cuivre rouge, ou même — le croira-t-on ? — d'une ficelle *très sèche*.

Moins résistant que les bras, le conducteur reliant les pôles se livre, sous l'action du courant d'énergie, aux mouvements qualifiés jongleries par ceux qui n'ont pas observé de près les phénomènes et leur cause. Ces mouvements sont au conducteur de matière brute ce que les commotions sont au sujet sensible. Et c'est ainsi que j'obtiens pour la science et non pour le désir d'être encensé, car j'ai horreur des honneurs et des décorations :

1° La rotation de la baguette ;

2° La rotation du fil de cuivre dans le sens de l'attraction et dans le sens de la répulsion, par la communication avec la terre ;

3° Le déplacement d'objets inanimés reliés à l'opérateur avec une ficelle ;

4° Les oscillations de ces mêmes corps sur la limite latérale des courants d'eau souterrains, lesquelles permettent de préciser la largeur des courants ;

5° Si la nappe d'eau est profonde, le fluide met en mouvement une sonnerie électrique nécessitant quatre éléments pour atteindre la même somme de travail, d'où il suit que la force, l'énergie dépend de la quantité d'eau souterraine. Je compte, avec des appareils de précision, pouvoir déterminer le voltage du courant.

Tels sont les premiers résultats obtenus de l'énergie développée par le magnétisme terrestre avec le corps humain pour conducteur et peut-être pour accumulateur.

Je m'arrête et je promets au lecteur de le tenir au courant de mes observations. Mais d'ores et déjà je proclame bien haut que la découverte des eaux souterraines est une question *scientifiquement tranchée par l'effet du magnétisme terrestre* sur les rares sujets spécialement prédisposés à cet ordre de phénomènes d'un mécanisme très simple.

Frédéric Dufourg.

UN PEU DE POLEMIQUE autour du Bureau Julia

(*Suite et fin, voir le n° du 1er novembre.*)

Passons à l'article de M. Raymond Cahu, article qui offre l'intérêt d'un reportage vivant et bien présenté et qui, à ce seul titre, mériterait d'être reproduit.

CE QUE C'EST QUE LE BUREAU JULIA

M.-W. STEAD ET L'AVIATEUR LEFEBVRE

On a beaucoup écrit ces temps-ci et un peu divagué sur le *Bureau Julia*, bureau de communications ultra-terrestres, établi récemment à Londres, et sur son fondateur, M. W. T. Stead, publiciste anglais, directeur de la *Review of Reviews*.

A en croire certains, il s'agissait là tout simplement de la résolution du problème jusqu'alors insondable de l'au delà et de l'immortalité des âmes. Les morts peuvent-ils entrer en contact avec les vivants et leur donner de leur présence invisible des preuves susceptibles d'être perçues par nos sens terrestres imparfaits ?

M. W. T. Stead, dans un récent article, répondait catégoriquement oui.

Les sceptiques souriaient ; les convaincus protestaient énergiquement, mettant en avant certains faits révélés par le fondateur du bureau. Des noms étaient cités, des références proposées et l'on discutait sans trop rire la récente conversation (mais peut-on nommer d'un mot aussi terrestre un échange d'impressions entre un vivant et un pur esprit ?), disons un récent *entretien* d'un membre du bureau Julia avec l'aviateur Lefebvre.

Quelle valeur pouvaient avoir ces affirmations ? Qu'y avait-il d'exact, ou du moins de possible, dans ces essais de correspondance ultra-terrestre ? Il était intéressant d'essayer de le savoir et de préciser le point où le vrai finissait pour laisser la place au rêve.

Voici les résultats de mon enquête et ma petite aventure. Je raconte simplement ce qu'un profane comme moi a pu voir et je raconte de bonne foi.

Le bureau Julia, bureau de téléphone céleste, est situé dans la partie la plus agitée de Londres, en plein milieu du *busy* Strand ; l'antre où les morts daignent

éclairer de leurs avis lumineux de simples mortels comme vous et moi est un grand appartement aux chambres claires et spacieuses ouvrant sur la Tamise ; il sert de salle de rédaction à la *Review of Reviews*. Rien ne peut faire supposer dans *Mowbray house*, maison d'aspect fort bourgeois, qu'il se passe entre ses murs de ces choses mystérieuses, susceptibles de mener jadis à la potence ou aux tortures ceux qui les pratiquaient.

C'est pourtant la que M. Stead, entouré de collaborateurs dévoués (depuis le médium mystérieux jusqu'au simple et moderne sténographe-dactylographe, en passant par le clairvoyant ou *psychic*), se met tous les matins, à dix heures, en communication avec les morts, particulièrement avec l'âme de miss Julia. Ce petit exercice réussit régulièrement depuis le mois d'avril dernier.

Les *séances sont secrètes*. S'il ne m'a pas été permis d'assister à l'une d'elles, réservées strictement aux initiés par la volonté formelle de Julia (et aussi un peu, je crois, par celle de M. Stead), j'ai pu savoir ce qui s'y passe.

L'aimable complaisance de M. Robert King, le « psychic », m'apprit que c'était là simplement une petite réunion ordinaire (*a little ordinary service*) destinée à recevoir les instructions de Julia sur le travail quotidien du bureau. On commence par des prières à haute voix, des lectures et on continue par un recueillement général. Alors Julia dicte ses volontés par l'entremise de M. Stead ou du clairvoyant. On termine par un cantique d'actions de grâce. C'est dans une de ces séances secrètes, ajouta M. King, que l'aviateur Lefebvre m'a révélé sa présence ; « de ces services », j'aurais bien voulu assister à l'un. Mais M. Stead a persisté dans son refus. Rien d'intéressant pour vous, me dit-il, rien de mystérieux ne s'y passe. J'eus beau lui faire remarquer que c'était là au contraire une raison majeure pour m'admettre, je me heurtai à une volonté de non-recevoir bien arrêtée : Julia ne voulait pas.

Je n'osai pas insister, craignant de me mettre mal avec un pur esprit. Avec les femmes, on a déjà toujours tort sur terre ; avec une femme-esprit, le jeu deviendrait trop dangereux.

Je me contentai donc de réclamer simplement le droit commun.

Le bureau Julia étant ouvert à tout venant, *chacun peut en effet demander à entrer en communication avec ses morts, si ces derniers acceptent*, ce qu'ils ne font pas toujours, malheureusement.

M. King, le « psychic » (que je ne saurais trop remercier, car c'est à lui que je dois tous les renseignements intéressants et aussi un tour de faveur), m'apprit la marche à suivre.

Le bureau trouve son origine dans une suggestion faite par miss Julia A. Ames, peu de temps après son décès, regardant la possibilité d'établir un bureau de communication entre les vivants et ceux que le vulgaire appelle morts.

M. Stead reçut ce message en 1894 ; quinze ans après (*qui va piano va sano*), il fondait le bureau actuel et, le 24 avril 1909, la communication était solidement établie. Généreux, M. Stead l'ouvrit à tous et voici comment on procède.

La personne désireuse d'obtenir une interview d'un mort commence par s'abonner à une librairie psychique où sont réunis tous les volumes cabalistiques et autres ; coût : 25 francs par an. Il y a aussi plusieurs revues du même genre très intéressantes et pas chères. Il est fort utile de s'y abonner. Après avoir fait une éducation suffisante, le postulant reçoit des petits papiers aux couleurs paradisiaques, rose, bleu-ciel, vert, violet, sur lesquels il transcrit sa demande. Et il attend...

Julia fait connaître son avis, toujours par l'entremise de M. Stead, et sa décision est sans appel si elle refuse.

J'évitai heureusement ces formalités grâce à l'amabilité de M. King qui s'entremit auprès de Julia pour m'en obtenir la dispense. Je n'eus qu'à remplir un questionnaire que je devais garder cacheté en ma possession, et revenir le lendemain. J'avais toutefois reçu, pour le lire soigneusement, un volume de M. Stead contenant les premières lettres de Julia et un pamphlet sur les dangers possibles des communications ultra-terrestres.

J'ai tout lu consciencieusement.

Le lendemain, pendant que j'attendais, en examinant des photographies de M. Stead bavardant avec un esprit, on vint me prévenir qu'un message de Julia au directeur me permettait, faveur extrême, d'assister à un service général supplémentaire, *copie* de celui tenu à dix heures chaque matin, mais que ce dernier me resterait formellement interdit.

Heureux d'être ainsi l'objet de la bienveillance... céleste, je suivis M. King dans la salle des séances... Rien n'y apparaissait du mystère qui s'accomplirait tout à l'heure; c'était une salle de rédaction d'un journal quelconque, encombrée de journaux, de papiers — très banale.

En attendant les autres membres, « le psychic » me parlait du temps très défavorable ce jour-là pour voir les esprits (il faisait un brouillard comme il n'y en a qu'à Londres), de la façon dont il voyait ces esprits, dont il les entendait : « C'est comme un téléphone où plusieurs personnes me causeraient sans que je sache tout de suite qui me parle ».

Le bureau réuni, nous nous assîmes autour d'une table ronde. Le médium en face de moi, deux sténographes à mes côtés, et la représentation commença.

Représentation unilatérale, il faut dire. Le « psychic » me racontait bien avec force détails ce qu'il voyait, mais moi malheureusement qui ne suis pas clairvoyant (du moins au sens spirite du mot), je continuais à n'apercevoir que les humains présents, les journaux par terre, les photographies au mur et par la fenêtre, l'épais-

brouillard qui enveloppait Londres de son humide manteau.

Dans une chambre voisine j'entendais fonctionner une machine à écrire. On fit autour de moi une petite prière, on se recueillit, puis le « psychic », les mains sur les yeux, parla, et les sténographes courageusement sténographièrent...

Après quelques contractions nerveuses : « Julia est heureuse de vous voir »,me dit-il. (Le plaisir était pour moi.) — « Vous avez vous-même une force de volonté psychique. Elle vous mettra avec plaisir en communication avec l'esprit que vous désirez entendre ».

Pour un début, c'est très aimable.

La conversation continua, le clairvoyant traduisait au fur et à mesure les messages qui l'impressionnaient. Il me décrivit les âmes qui se pressaient autour de moi; « nombreuses sont celles qui désirent vous parler. — Vous êtes très influencé, mais n'avez-vous pas vous-même le désir d'une certaine personne ? »

Sur ma réponse affirmative, il continua : « Julia me demande si vous ne désirez pas particulièrement entrer en communication avec un esprit, qui, de son côté, fait tout pour se manifester à vous. L'esprit de quelqu'un mort depuis huit ans ? »

Je tressaillis. Cette question correspondait exactement à mon désir intime, et je ne l'avais encore exprimé à personne. La conversation devint alors pour moi plus intéressante ; à partir de ce moment, j'écoutai sans sourire.

Je fus très étonné des vérités dites par le médium pendant qu'il me décrivait cet esprit. Si l'image ne correspondait pas entièrement à la réalité, l'ensemble était correct et il me fit un portrait très facilement reconnaissable. Mais ma surprise augmenta davantage lorsqu'après avoir parlé d'un autre personnage invisible près de moi, et avoir déclaré que celui-là était un parent vivant, le médium, dans une contraction suprême, après avoir articulé plusieurs syllabes, cria un nom.

Le nom était exact, et correspondait bien à la description.

Ce fut là, du reste, son dernier succès ; il frissonna, parut souffrir, murmura qu'il voyait trouble, qu'il ne pouvait plus continuer. La fatigue venait. Il sortit lui-même de sa clairvoyance et se remit à causer familièrement. Les secrétaires étaient déjà en train de dactylographier leurs notes. C'est d'après leur compte rendu *in extenso* que je raconte cette première épreuve.

Pour être franc, elle m'avait mis en goût. Je devais, le lendemain, être examiné par deux autres « clairvoyants », avoir avec chacun une séance privée, ren-t [illegible] chacun des abonnés de la bibliothèque Julia (25 francs par an).

J'étais curieux de voir ce qu'il en adviendrait. Le premier médium me déçut. Venu, paraît-il, spécialement à Londres pour me rencontrer, ce jeune homme fort agité, nerveux, promenait sans cesse son corps amaigri d'un bout à l'autre du salon. Il ne me dit rien de nouveau, mais beaucoup d'inexactitudes. Sauf le nombre huit, qui revenait toujours, indiquant que l'esprit d'une personne morte il y a huit ans désirait surtout se manifester à moi.

Dans son sommeil ou mieux sa « clairvoyance », il crispait sa main droite sur ma chaîne de montre, et sa main gauche me pétrissait les doigts. En fin de compte, celui-là m'engagea à ne pas faire de spiritisme,ce dont, m'assura-t-il, je me trouverais fort mal.

Le second médium (les choses sont faites sérieusement au bureau Julia et on changea de téléphone pour ne pas permettre le truquage) me stupéfia. Il approcha de très près la vérité, dans tout ce qu'il me dit.

Lui aussi m'avait demandé à tenir un de mes objets familiers et sa main gauche serrait la mienne nerveusement. Pendant qu'il parlait, des tressaillements passaient sur sa figure crispée. Nous causâmes près de trois quarts d'heure. Non seulement il me décrivit presque *photographiquement* la personne dont l'âme veillait à côté de moi, non seulement il me dit de quelle maladie elle était morte, quel était notre degré de parenté, mais il me renversa par des conseils sur ma vie actuelle, conseils que l'esprit, disait-il, lui donnait à mon intention. Et ces avis ultra-terrestres de quelqu'un qui m'avait été cher concernaient des événements privés de ma vie intime, détails que le médium (ne me connaissant pas) était dans l'impossibilité absolue de connaître.

J'ai réfléchi beaucoup et cherché un peu depuis ces trois épreuves. J'ai reconnu devant le bureau Julia avoir été mis en communication avec ce parent mort, car il faut toujours encourager les bonnes volontés, mais ma raison se refuse à croire. Je ne m'explique pas très bien comment on a pu me dire ce qu'on m'a dit. Une banalité définit mon impression : Si je n'avais pas VU et ENTENDU, je n'y croirais pas.

Pourtant les faits sont là, je le reconnais. Des vérités m'ont été révélées, certains côtés de ma vie ignorés de tous dévoilés par un inconnu.Comment ? Par quelle double vue, par quel miracle ou par quel truc ? je l'ignore.On a prononcé devant moi le mot « télépathie ». Peut-être, mais je n'explique rien. Je raconte simplement et chacun rêvera ce qu'il voudra. Le point d'interrogation demeure. Je ne doute pas, en effet, je ne peux pas douter de la bonne foi de ceux qui m'ont si obligeamment révélé tous les mystères du bureau Julia. Ce sont tous des convaincus, depuis le grand chef M. W. I. Stead, écrivain de talent, vieillard aimable, jusqu'au modeste sténographe-dactylographe, qui passe sa journée à copier des messages célestes. Ils croient fermement, ils sont persuadés et souvent ils persuadent.

Les clients abondent. Ceux qui y ont passé veulen recommencer et envoient leurs amis. C'est la boule de neige. On m'a montré le courrier quotidien, il est for-

midable et vient du monde entier. L'Amérique *donne* beaucoup.

Pour conclure, si je n'ai pas acquis la certitude ni de l'immortalité des âmes, ni moins encore de la possibilité de communiquer avec elles, si je n'ai pu forcer le secret de la séance du matin et si je reste absolument sceptique sur le fameux entretien de Lefebvre et du « psychic », je crois qu'il faut se féliciter du quasi-succès obtenu.

En somme le bureau Julia débite de l'espérance et il lui arrive de convaincre des matérialistes enragés.

On doit encourager ses efforts et les applaudir, puisque c'est l'espoir qu'il offre à notre pauvre humanité. Et, pauvres mortels que nous sommes, affamés d'idéal, condamnés à vivre si terrestrement, nous en avons toujours, et malgré tout, un besoin immense et douloureux !

Que ressort-il de cette information, au point de vue qui nous occupe ? Absolument rien, sinon qu'un journaliste, un sceptique, n'ayant jusqu'à présent aucune idée d'une science qu'il croyait être le privilège de quelques décervelés, a fait la découverte de phénomènes que d'autres connaissaient déjà. Tel un aveugle, qui, ayant recouvré la vue, proclamerait avec étonnement qu'il existe des formes et des couleurs.

M. Raymond Cahu ne nous apprend rien de plus. Je me trompe, il nous apprend que la communication avec les morts, donnée gratuitement, à tout venant, coûte vingt-cinq francs. Il est vrai que, pour ces vingt-cinq francs, on reçoit beaucoup de papiers multicolores, mais est-ce cela qu'on y était venu chercher ?

Sur la cause des phénomènes dont il a été le témoin, M. Cahu garde le silence. Donc, ici encore, rien qui puisse ébranler notre théorie.

***

Reste la lettre de Nébo qui, lui, se place sur un terrain plus général. Voici le passage principal de sa lettre :

Pour comprendre l'importance de la communication provenant, véritablement ou non, de l'aviateur Lefebvre, il faut avoir une idée exacte de l'état actuel des questions spirites, et de la façon dont on les interprète. Nous allons donc essayer de les résumer aussi rapidement que possible ; nous indiquerons ensuite quel est l'intérêt spécial du cas Lefebvre.

Il y a actuellement pour expliquer les phénomènes spirites deux théories sérieuses en présence, qui luttent pour la prépondérance, mais avec une certaine courtoisie réciproque.

La première, et la plus importante, est la théorie naturelle ou vitale ; elle attribue les phénomènes aux propriétés cérébrales ou vitales du médium et des assistants.

C'est donc une théorie purement et essentiellement scientifique. Pour elle tous les phénomènes s'expliquent naturellement, à la seule condition d'admettre que la nature humaine est douée de certaines facultés particulières, telles que la télépathie, la psychométrie, la suggestion, les personnalités multiples, l'extériorisation de la force et de la sensibilité, etc...

Les phénomènes spirites sont ainsi ramenés simplement à l'étude de ces facultés extraordinaires, mais naturelles, et dont on peut directement démontrer l'existence par des expériences indiscutables.

La seconde théorie est la théorie spirite, qui attribue les actions et les communications à la présence des esprits des morts et à leur intervention.

Il y a plusieurs écoles se rattachant à cette doctrine ; elles se différencient par des croyances secondaires, comme celles à la réincarnation ; mais elles ont toutes un point de vue commun, celui de l'existence des esprits des morts et de leurs manifestations.

Il serait difficile de dire aujourd'hui si l'une de ces deux manières de voir est l'expression de la vérité à l'exclusion de l'autre. Ses phénomènes présentent des variétés tellement nombreuses, ils sont souvent si difficiles à interpréter, qu'on dépasserait les limites de la vérité en se prononçant absolument dans un sens unique.

Ce qu'on peut dire, c'est que la théorie scientifique n'existait pour ainsi dire pas il y a dix ou quinze ans ; que depuis elle a constamment gagné du terrain aux dépens de la théorie adverse, et qu'elle est devenue nettement prépondérante.

Elle explique aujourd'hui, par des considérations simples, une quantité de cas qui étaient primitivement rapportés sans aucune nécessité à la doctrine spirite ; mais il est juste de remarquer que ce sont les cas les plus faciles qu'elle a commencé par expliquer, et par suite que ceux qui restent sont de plus en plus difficiles à interpréter de cette manière.

Arrivera-t-elle à les résoudre complètement, ou restera-t-il certains d'entre eux à attribuer véritablement à l'existence des esprits ? Là est le point douteux où l'on est parvenu à l'heure actuelle.

Bien qu'il soit difficile d'évaluer quantitativement des choses pareilles, en passant en revue un grand nombre de comptes rendus d'expériences, on arrive à la conclusion qu'en moyenne l'état de la question peut être grossièrement résumé dans les propositions suivantes :

Sur *dix* cas, on peut estimer qu'il y en a *trois* ou *quatre* qui doivent, sans aucun doute, être attribués aux propriétés cérébrales ou vitales du médium et des assistants ; et, par conséquent, qui se rattachent uniquement à la théorie scientifique.

Il y en a *quatre* ou *cinq* qui sont douteux, et qui s'expliquent également bien par les deux théories, vitale et spiritique.

On a donc le choix entre les deux ; mais comme il est plus légitime d'adopter toujours les conceptions les moins transcendantes, on doit rattacher ces quatre ou cinq cas à l'interprétation scientifique.

Ces deux premiers groupes, joints ensemble, représentent donc *huit* ou *neuf* cas sur *dix* environ explicables des notions ordinaires et sans aucune intervention des esprits.

Enfin il reste quelques cas rares, mettons *un* ou *deux* sur *dix*, qu'il est jusqu'à présent à peu près impossible d'élucider en se basant sur des considérations scientifiques, et qui le sont au contraire parfaitement bien à l'aide de la doctrine spirite.

Arrivera-t-on plus tard à résoudre ces cas difficiles, on n'y arrivera-t-on pas? Tout l'avenir de la doctrine spirite est là.

Si l'on y arrive, elle aura définitivement vécu ; si on n'y arrive pas, elle survivra pour certaines manifestations impossibles à interpéter différemment.

Les savants les plus autorisés dans ce genre de recherches, les Richet, les Ochorowitz, les Vesme, les Flournoy, etc... ne se prononcent pas sur cet avenir. Dans sa conférence récente, faite en 1909 à l'Institut psychologique, M. Flournoy reconnaît qu'il y a encore un certain nombre de cas irréductibles qui paraissent rester à la disposition de la théorie spirite, au moins jusqu'à nouvel ordre.

Examinons rapidement à présent ce qu'il y a de particulier dans la communication Lefebvre, obtenue, comme on sait, par le bureau Julia.

Elle présente, comme je l'ai dit plus haut, une importance spéciale, et cela pour deux raisons :

D'abord elle ne concorde pas avec la théorie scientifique ; les diverses catégories de propriétés cérébrales ou vitales, ordinairement utilisées, ne paraissent pas lui être appliquables. Il faudrait donc en chercher une nouvelle, ou bien il faut admettre que c'est un autre exemple à ajouter aux divers cas spirites irréductibles jusqu'à aujourd'hui.

Deuxièmement, elle offre une particularité exceptionnellement intéressante : c'est qu'il y a eu là un phénomène de prévision incontestable et vérifié.

Or, toute prévision directe constitue une indication totalement inexplicable, et par aucun procédé, dans la conception de l'Univers telle que nous nous la faisons. C'est en dehors de tout ce que nous pouvons imaginer. C'est incompatible avec le monde tel qu'il paraît exister.

C'est donc la réalisation, en tant que phénomène, de ce qu'il y a de plus extraordinaire et de plus incompréhensible ; et c'est pour cela que la communication Lefebvre doit être comptée comme une des plus remarquables et des plus exceptionnelles que l'on ait jamais obtenues.

NÉBO.

A quoi se résume l'argumentation de Nébo ? A ceci : il existe deux écoles pour expliquer les phénomènes dits spirites, une école scientifique, dont les théories expliquent huit ou neuf cas sur dix, et une école spirite qui, seule, est capable d'expliquer ce que la précédente n'a pu résoudre.

Le cas Lefebvre, ajoute Nébo, est précisément un des cas irréductibles pour la doctrine scientifique, parce qu'il offre la particularité d'un phénomène de prévision.

Nous avons déjà dit ce que nous pensions du phénomène de prévision auquel Nébo attache tant d'importance. Pour que nous l'admettions comme tel, il lui faudrait, à notre avis, une base autrement solide.

D'autre part, nous ne voyons pas que Nébo ait détruit, ni même commencé à entamer notre thèse. Il ne nous dit pas pourquoi elle est mauvaise et c'est à peine s'il nous dit pourquoi la sienne est bonne. Il affecte seulement de considérer notre opinion comme négligeable, parce qu'elle n'entre pas dans le cadre des écoles qui lui sont chères. Est-ce suffisant ?

Notre originalité est précisément d'expliquer *tous les cas* dits spirites. Au reste, la théorie de l'intervention démoniaque n'est pas une chose nouvelle ou ignorée. Elle est aussi ancienne que le dogme catholique. Il en a été discuté de tous les temps, par des savants illustres, en maints ouvrages que Nébo ignore ou feint d'ignorer.

Gaston Mery a dit et redit les raisons qui lui faisaient croire à des présences diaboliques dans certains faits spirites. Nous n'aurons pas la présomption de refaire après lui cette démonstration que nos lecteurs connaissent déjà.

En résumé, nous persistons dans nos conclusions premières, que rien n'est venu infirmer, et considérons la question comme épuisée, à moins que le Bureau Julia ne nous oblige encore à discuter quelque communication sensationnelle.

R. FARAL.

CONFÉRENCE

Le docteur Papus fera le 25 novembre, à l'Hôtel des Sociétés savantes, 8, rue Danton, à 8 h. 1/2, une conférence — avec projections lumineuses — sur le Bureau Julia, et les communications avec les morts. Prix des places : 0 fr. 50 et 1 franc.

Les idées de M. Stead
et la Presse

Les idées de M. Stead continuent à provoquer, dans la presse, des commentaires qui ne lui sont pas toujours favorables.

A l'occasion de la Toussaint, dans la *Libre Parole*, le maître Edouard Drumont, avec son autorité de chrétien et de philosophe, révèle ce qu'il pense des manifestations du *Bureau Julia*. Nous extrayons de ce remarquable article, intitulé *Mors et Vita*, la page suivante où le maître, avec tant de délicatesse et d'émotion, évoque le souvenir de Gaston Mery :

Un statisticien a démontré qu'il mourait, dans un siècle, *quatre milliards huit cent quarante-sept millions* d'êtres humains.

Depuis le commencement du monde, une cinquantaine de milliards de créatures semblables à nous ont ainsi passé sur la terre, grandi, aimé, souffert et disparu dans l'au-delà, sans nous donner jamais de leurs nouvelles. En dehors des enseignements de l'Eglise et des paroles de miséricorde et d'espérance qu'elle nous donne, nous ne savons rien de tous ces voyageurs partis pour le pays dont on ne revient pas.

Sans doute, dans le silence des heures nocturnes, nous percevons parfois quelque bruit mystérieux qui semble un avertissement d'ami ou le murmure d'une âme chère, qui, de l'Invisible, essaye d'arriver jusqu'à nous. Nous sentons sur notre front comme un souffle étrange, doux comme la caresse d'une aile.

Notre raison nous retient au moment où nous allions nous pencher sur cet inconnu. Plutôt que de céder à ces attractions dangereuses, nous préférons croire que notre cerveau était fatigué par la veillée qui s'était prolongée trop tard, et que nous avons été dupes d'une de ces illusions qui évoquent, devant des yeux prêts à se fermer, des apparences fantasmatiques.

Malgré toutes les déclarations de M. Stead, malgré toutes les expériences auxquelles se laissent toujours prendre les spirites, aucun fait de ce genre ne s'est jamais manifesté dans des conditions qui puissent déterminer une conviction absolue.

J'avais cette impression en pensant à notre pauvre ami Mery. Sans s'être jamais écarté des enseignements de l'Eglise sur ces questions, Mery avait toujours été préoccupé, au point de vue scientifique et expérimental, des phénomènes de l'au-delà.

Il avait assisté à des scènes véritablement extraordinaires; il les avait contrôlées avec une attention minutieuse, avec un esprit d'analyse rigoureuse qui était en lui. Ce curieux du Merveilleux de l'Occulte n'était ni un être de crédulité, ni même un être d'imagination. « Je n'ai pas la moindre imagination », me disait-il souvent.

Si un appel venu de l'autre monde, un signe quelconque attestant qu'il subsiste un lien entre ceux qui ne sont plus et ceux qui triment et peinent encore sur la terre avaient dû se produire, c'est de ce côté qu'ils seraient venus.

Si les communications dont parle M. Stead, en toute bonne foi, j'en suis convaincu, existaient réellement, elles se seraient établies entre l'âme de ce croyant frappé en pleine force et en pleine jeunesse, et l'âme de ceux qui l'avaient sincèrement aimé, qui vivaient constamment avec lui, qui étaient encore imprégnés de lui-même, qui, en entrant au journal, le revoyaient à la place qu'il occupait.

EDOUARD DRUMONT.

* * *

La note humoristique sur le *Bureau Julia* est fournie par Waverley qui, sous ce titre *L'Angleterre inconnue*, publie dans l'*Eclair* une série d'observations très intéressantes. En voici deux qui se rapportent à M. Stead et qui viennent, très opportunément, donner plus de force aux arguments qui ont été développés dans cette revue.

L'Angleterre attend encore l'apparition de Lombroso

Lombroso avait promis qu'aussitôt après sa mort il apparaîtrait à ses amis. Naturellement, il n'a pas apparu le moins du monde. Mais en Angleterre, on a attendu anxieusement cette apparition. Il n'y a pas, en effet, malgré leur sens de boutiquiers d'affaires, de gens plus superstitieux que les Anglais de toutes classes. Ils vous racontent sérieusement les histoires de fantômes, d'apparitions les plus absurdes; il n'y a pas de château qui se respecte, de country mansion de quelque importance qui n'ait son fantôme, son nain, sa dame blanche ou rouge, ses légendes d'apparitions extraordinaires. Dans ces conditions, l'occultiste a beau jeu, et je crois que, dans aucun pays, il n'existe autant de sociétés de recherches psychiques, etc., autant de sociétés de spiritisme, de publications consacrées à l'étude de ces choses. Parmi les plus ardents occultistes est le directeur de la *Review of Reviews*, M. W. Stead. M. Stead trouve dans l'occultisme des consolations à une perte cruelle, sentiment digne de tous égards. Il est malheureusement fâcheux qu'il fasse de la politique avec les morts. Il a fait apparaître Lord Beaconsfield et l'a interrogé sur le budget. M. Stead est radical et naturellement l'ombre de « Dizzy » lui a répondu dans son sens. Seulement, comme le fait remarquer la *Westminster Gazette*, les morts sont gens d'une extrême politesse, car Beaconsfield a pris soin d'employer des locutions favorites de Stead, particulières aux comtés du nord de l'Angleterre, et dont, de son vivant, le grand Juif ne s'était jamais servi.

Les meetings de M. Stead ont un vif succès de gaiété

Les opinions spectrales de Beaconsfield ont été consignées dans la *Fortnightly Review*. Mais M. Stead ne s'en est pas tenu là et il a convoqué, grâce à « Julia », une foule de gens qui occupaient une certaine place sur cette terre : le cardinal Manning, M. Gladstone, Li Hung Chang, toujours pour les interroger sur le budget. (Julia était une jeune journaliste américaine, morte il y a quelque temps, mais dont l'esprit est constamment à la disposition de M. Stead, pour le mettre en communication avec le monde de l'au-delà.) Je conseille aux neurasthéniques la lecture dans le *Daily Chronicle* de ces conversations,

M. Gladstone, manifestant une grande répugnance à retourner « dans l'arène limitée et mélancolique des partis politiques », et finissant par jaboter comme une vieille femme sur le budget, les Lords, l'avenir de la Grande-Bretagne : « Etes-vous M. Gladstone? » demande M. Stead. « J'étais connu sur terre comme M. Gladstone », répond le fantôme. Puis Julia annonce : « Le cardinal est là », et c'est au tour de Manning. Mais il est fort occupé dans l'autre monde et ne peut accorder que quelques instants. Ensuite, M. Stead, avec sa « psychic clairvoyante », son « automatiste psychic », et sa sténographe, chantent la Doxologie, la prière d'actions de grâces après la communion, de saint Bazil-le Grand, prière de la liturgie de l'Eglise orthodoxe russe. Très bien, mais alors, pourquoi appeler le purgatoire et la plupart des dogmes de la religion catholique de honteuses superstitions papistes? Je dois dire que les meetings de M. Stead avec les esprits ont plutôt, dans la presse, un succès de gaieté.

Notre histoire et Nostradamus

Notre éminent collaborateur Elisée du Vignois a bien voulu nous communiquer les bonnes feuilles de son important et très intéressant ouvrage : **Notre Histoire racontée à l'avance par Nostradamus.** *Nous avons la bonne fortune de pouvoir publier aujourd'hui, avec l'autorisation de l'auteur,* « **l'introduction** » *de ce livre qui, nous en sommes persuadés, est appelé à un grand succès.*

Il faut avoir, n'est-il pas vrai ? une dose singulière de confiance pour venir, au début du XXe siècle, écrire en gros caractères, en tête d'une étude sérieuse destinée à la publicité : *Nostradamus*.

De prime abord, ce titre évoque dans les esprits délicats et prévenus un ensemble d'imaginations bien moins fait pour aiguiser la curiosité que pour provoquer la raillerie. On voit apparaître au milieu de tout un attirail cabalistique, un type étrange d'astrologue ; on songe aux bavards almanachs que consultaient nos pères ; et pris d'un sentiment de compassion parti du cœur, on plaint sincèrement celui qui a pu songer à ressusciter de leur linceul ces restes oubliés du passé.

Affrontons avec résolution des sourires si charitablement intentionnés, et, plutôt que de nous laisser décourager, sans autre précaution oratoire, allons au fait.

Michel Nostradamus, ou de Notre-Dame, naquit en 1503, à Saint-Remy, en Provence. Il était un médecin habile et dévoué à ses semblables, un savant de premier ordre, conseiller des rois de France, un catholique sincèrement attaché aux croyances et aux pratiques de la foi. Il publia, en 1555, sept Centuries de quatrains, accompagnées d'une préface à César, son fils; et, en 1558, il y ajouta trois autres Centuries précédées d'une lettre au Roi et suivies de Présages. Les éditions de l'époque sont conservées soit chez des particuliers, soit dans nos bibliothèques nationales; pour tous les bibliophiles indistinctement et sans exception, il n'y a pas de contestation possible : elles sont absolument authentiques.

Or, qu'y a-t-il en ces écrits, composés de mots détournés souvent de leur sens habituel, dans le style fruste et négligé du temps ? — A plusieurs reprises, l'accomplissement manifeste de quelques quatrains, tels que celui sur la mort de Henri II, frappa vivement les esprits, mais l'obscurité du plus grand nombre fit prendre le reste pour d'indéchiffrables énigmes, et les traductions hasardées des prétendus interprètes achevèrent de jeter le discrédit sur tout l'ouvrage.

Nostradamus semblait donc plus que jamais voué à l'oubli, quand un simple curé de campagne du diocèse de La Rochelle, M. l'abbé Torné, mit au jour coup sur coup, de 1860 à 1862, les trois volumes in-folio de son *Histoire prédite et jugée*. Il avait trouvé, dans le vieux texte du XVIe siècle, toute l'histoire de France depuis les derniers Valois jusqu'au milieu du règne de Napoléon III. Les personnages apparaissaient avec leur physionomie, leur caractère, leurs actes, leurs paroles même ; les dates, elles aussi, se révélaient, absolument indéniables pour les événements importants. Dans les milieux intelligents, il n'était bruit que de cette publication. Mgr Landriot ne dédaigna pas d'y porter intérêt ; le cardinal Donnet se déclara convaincu et envoya aux Tuileries les manuscrits de l'auteur. Les hommes politiques les plus en vue, les écrivains les plus en renom, V. Hugo, L. Veuillot, Renan, A. Dumas, ne crurent pas perdre leur temps en écoutant à plusieurs reprises l'ingénieux commentateur des Centuries.

Malheureusement pour la cause de l'abbé Torné, son œuvre, si consciencieuse et si saisissante qu'elle fût, n'était pourtant pas sans défauts ; ses traductions trop libres déroutaient le lecteur inexpérimenté, le manque d'ordre en rendait l'étude difficile ; la mission qu'il ne craignait pas de s'attribuer hautement excitait la risée de certains esprits forts ; enfin, ses incursions téméraires sur le terrain de l'avenir lui valurent parfois de retentissantes défaites. Il mourut le 5 juillet 1880, sans avoir réussi à imposer d'une manière générale ses intimes et inébranlables convictions.

Nous eûmes, à plusieurs reprises, l'occasion de voir l'abbé Torné pendant les dernières années de sa vie, soit dans sa mansarde d'une maison aujourd'hui

démolie de la rue Saint-Benoît, à Paris, soit dans le petit rez-de-chaussée de la librairie Adrien Leclerc, rue Cassette. Chaque fois, il abordait sans préambule son sujet favori, et, sa vieille édition de Nostradamus à la main, il nous expliquait, avec une verve intarissable, les passages qui, selon lui, étaient en train de s'accomplir. Nous possédons encore différentes lettres qu'il voulut bien nous écrire ; et nous conservons de cet homme qui s'était voué sans réserve, et au prix de bien des déboires, à une idée originale et qu'il croyait vraie, un ineffaçable souvenir.

Il était intéressant, on en conviendra, de rectifier les erreurs commises par l'abbé Torné, et de poursuivre, pour l'époque actuelle, l'œuvre commencée. Sans prétendre obliger qui que ce soit à admettre le résultat de nos recherches personnelles, nous nous sommes livré, avec toute la réserve qui s'imposait, à ce travail de révision, et puis nous avons trouvé, à notre tour, croyons-nous, dans le texte de Nostradamus, les principaux événements contemporains. La mort du comte de Chambord, le procès Wilson, l'entreprise du général Boulanger, l'arrivée au pouvoir du président Carnot et de ses successeurs, l'alliance franco-russe, le ralliement, le Panama, l'affaire Dreyfus, Fachoda, les règnes de Léon XIII et de Pie X, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, les inventaires, la condamnation du modernisme, etc., etc., font l'objet de développements spéciaux et circonstanciés. Nous avons eu notamment la jouissance grande de suivre, mois par mois, dans une série de quarante-neuf présages, qui se succèdent sans aucune interruption, tous les faits politiques qui ont eu lieu de janvier 1891 à octobre 1894.

Enfin, bien que voulant nous cantonner dans le présent, nous avons été amené forcément, en expliquant certains quatrains en voie d'accomplissement, à soulever un peu le voile qui cache encore l'avenir. C'est ainsi que, faisant abstraction de toute opinion de parti, et conduit par les seules données de l'interprétation, nous avons cru pouvoir désigner par son nom le futur libérateur de notre chère patrie. (*Echo du Merveilleux*: « Est-ce le futur roi de France ? » par Elisée du Vignois, 1er août, 15 août et 15 septembre 1906; — voir aussi : *Revue historique de la question Louis XVII*, Bibliographie, par M. Pierre Piobb, janvier 1907.) Une affirmation de ce genre doit paraître évidemment bien téméraire; mais Nostradamus a su que nous la ferions, et il dit, semble-t-il, que nous ne nous sommes pas trompé.

Pour procéder avec ordre, nous avons réparti les événements en huit périodes correspondant à l'importance qu'ils tiennent dans la prédiction : 1° La Monarchie ; 2° La Révolution ; 3° Le Consulat et l'Empire ; 4° La Restauration, le Gouvernement de Juillet et la République de 48 ; 5° Le règne de Napoléon III ; 6° La Troisième République, avant le vote des lois constitutionnelles; 7° La République de 1875 jusqu'au début de la présidence de Félix Faure ; et 8° La République depuis Félix Faure. Le premier volume, que nous publions aujourd'hui, donne l'interprétation des faits annoncés ; le second volume, dont la rédaction est entièrement terminée, montrera leur réalisation dans l'histoire : c'est aux numéros d'ordre sous lesquels les matières y sont classées que nous renvoyons à la fin de nos notes explicatives.

Au point de vue de la reproduction du texte, nous avons suivi l'édition princeps de Pierre Rigaud (Lyon, 1558-1566), rectifiée très rarement, et lorsqu'il y avait lieu, par l'une des variantes des anciennes éditions. La vieille orthographe, même fautive, n'a pas été changée, et l'accentuation, bien que rudimentaire et fort incomplète, a été conservée dans sa forme primitive.

Qu'il nous soit permis maintenant de formuler une prière : c'est qu'en suivant le développement de ce travail on tienne compte, comme on doit le faire en tout, de la marche logique des opérations de l'esprit : étudier d'abord, ne juger qu'ensuite. Il faut absolument se résigner à prendre Nostradamus tel qu'il est, avec son style à lui, ses expressions imagées, ses redites continuelles. Il abonde en insinuations, il insiste sur les détails, il a des idées qui l'absorbent et auxquelles il revient sans cesse. Peu importe l'étrangeté de sa manière, puisque c'est par là qu'il accentue sa pensée. Lorsqu'on aura bien compris les moyens si bizarres en apparence, si expressifs en réalité, qu'il emploie, lorsqu'on sera initié aux secrets de sa méthode, on pourra alors, et alors seulement, émettre sur lui une appréciation raisonnée.

Nous voudrions, dans la mesure de nos forces et malgré les imperfections que, sans doute, nous n'avons su éviter, procurer à quiconque le désire, le moyen d'examiner ceci : les écrits de Nostradamus se bornent-ils à être une ingénieuse mise en scène des continuels renouvellements de l'histoire, ou bien, au contraire, racontent-ils à l'avance des faits précis, uniques, sur l'absolue réalité desquelles il n'est pas possible de se méprendre ? Cette question est du plus haut intérêt. Car, s'il est démontré qu'on trouve dans la Lettre à Henri II, dans les Centuries et les Présages, le récit des événements futurs avec les circonstances concomitantes, les actions des hommes se déterminant dans la plénitude de leur liberté, l'écho anticipé des grandes paroles qui ont été prononcées ; si, de plus, ce groupement d'ensemble constitue, sans aucune confusion,

la trame de notre histoire et les annales résumées des peuples qui nous entourent; si enfin hommes et choses y sont jugés avec un sens droit et une impartialité hors de conteste, on sera bien obligé de se rendre à l'évidence et de reconnaître que non plus à une époque lointaine de l'antiquité, non pas même au sein du moyen âge, mais en plein épanouissement des temps modernes, il n'y a pas encore quatre siècles, un mortel privilégié a connu l'avenir.

Or, sans aucun doute, et sans infirmer en rien les droits d'une sage critique, une telle constatation, sincèrement faite, ne peut nous laisser indifférents; les problèmes les plus palpitants et les plus élevés au point de vue scientifique et religieux se présentent à l'esprit, et l'homme, en dernière analyse, impuissant à expliquer par les causes naturelles le phénomène de la prescience, est obligé de prononcer le mot de prophétie, et de répéter une fois de plus la grande affirmation universelle : Dieu existe !

ELISÉE DU VIGNOIS.

Les Gypsies modernes

Notre collaboratrice, Mme Louis Maurecy, qui s'est spécialisée dans les interviews de voyantes, nous adresse l'article suivant qui nous a paru curieux, mais que nous insérons sans commentaires et sous toutes réserves.

Madame Velleda

Maintes fois des amis, connaissances, ou lecteurs, m'avaient parlé d'une femme mystérieuse habitant la villa Saint-Michel, à Monte-Carlo, et qui affirmait avoir reçu des Maîtres de l'Occulte une initiation particulière qui lui avait conféré les pouvoirs de guérir par les simples, et de composer de merveilleux talismans. Velleda avait doublé cette initiation par de longues années de recherches et d'études ; elle s'était fait l'amie, la camarade des paysans ou paysannes autour desquels il s'est créé une légende, et elle était parvenue à acquérir ainsi des facultés étranges.

Une heureuse indiscrétion me permit de savoir, tout dernièrement, que Velleda se trouvait de passage à Paris.

Je profitai de l'occasion, et bravement je me présentai chez elle.

Mme Velleda est une femme du monde accomplie. Volontiers, elle me reçut ; volontiers elle causa avec moi.

— Madame, je viens à vous parce que l'on m'a affirmé que, comme les fées d'autrefois, vous possédez d'étranges pouvoirs ?

— C'est vrai ; mais ces dons, je ne les ai pas apportés en naissant ; ils m'ont été transmis. Je suis une « Initiée ».

Je voudrais poser une question au sujet de cette initiation ; mais les lèvres de Velleda ressemblent à celles du sphinx !...

— Et, tout de suite, j'aborde le sujet qui m'intéresse le plus : celui de la guérison par les simples :

— On m'a dit, Madame, que vous aviez fait, avec des plantes vulgaires, mais *préparées astrologiquement*, des guérisons merveilleuses ? Comment expliquez-vous la réussite de ce traitement bénin en apparence ?

— Tout le pouvoir merveilleux de ces herbes tient dans cette opération à laquelle vous venez de faire allusion tout à l'heure : *préparation astrologique*.

— Lorsque je me trouve en présence d'un malade, ou lorsque celui-ci m'écrit, ma première préoccupation est de déterminer l'influence planétaire qui le domine.

J'établis ainsi les correspondances nécessaires à déterminer l'inclination du malade vers telle ou telle maladie. Je vérifie ensuite les rapports des signes zodiacaux, qui président à la naissance, avec les organes correspondants ; je dresse un horoscope rapide afin de voir la possibilité relative du ciel au jour de la naissance.

Si la maladie dépend du corps physique, j'emploie les plantes qui fortifient les bonnes influences planétaires du malade.

Si l'affection est d'origine astrale, j'emploie le magnétisme, ou les talismans favorables à la guérison.

Je suis parvenue à guérir ainsi en vingt-quatre heures.

— On m'avait déjà affirmé ces guérisons ; c'est pourquoi je tenais tant à vous connaître, Madame. Mais, vous demeurez bien loin, aussi voudrais-je savoir si vos pouvoirs sont aussi efficaces à distance ?

— Naturellement ; le voyage ne retire rien à l'efficacité de mes herbes. L'essentiel c'est qu'elles soient en harmonie avec la Planète, et cueillies dans les conditions voulues.

Ainsi, par exemple, l'Ellebore, plus connue sous le nom de Rose de Noël, correspond à Saturne ; la Menthe à Jupiter ; les Orties, les Oignons, etc., à Mars ; l'Héliotrope, la Renouée, au Soleil ; la Verveine, les Figues, les Oranges, à Vénus ; le Quinquefeuille, le Coudrier à Mercure ; le Lys, le Nénuphar à la Lune, etc., etc.

Mais il y a des heures et des époques différentes pour cueillir ces plantes, et employer les racines, les feuilles ou les fleurs.

— On m'a aussi beaucoup parlé de vos pierres-talis-

mans. Il paraît que vous êtes arrivée, à force de patience, à avoir une collection rare de gemmes, ayant une valeur occulte ?

— Tenez, les voici, me dit, avec une nuance d'orgueil, Mme Velleda.

Et elle me tend deux boîtes dans lesquelles, reposent, en de petits tubes de verre, de merveilleuses ou étranges pierreries. Il y en a de brutes, encore enveloppées de leur gangue grossière, et d'autres qui, taillées, resplendissent d'un vif éclat.

Voici l'Améthyste, montée sur fer, la Sanguine, l'Escarboucle, porte-bonheur des personnes nées sous le signe du Bélier.

L'Agate noire, la Sardoine, le Saphir des Vénusiens nés sous le signe du Taureau.

L'Aigue Marine, le Béryl, la Chrysolithe pour les influencés de Mercure dans les Gémeaux.

L'Emeraude, la Sélénite, la Perle pour les signés de l'Ecrevisse.

Le Rubis, la Topaze brûlée, le Grenat pour le signe du Lion.

Le Jaspe, l'Opale irisée et l'Agate pour la Vierge.

Le Diamant, le Cristal de roche pour Vénus.

La Sanguine, le Corail pour Le Scorpion, etc., etc...

Enfin, ces pierres mystérieuses, vivantes, qui se hérissent, s'attirent ou se repoussent, les Pierres d'Aimant, talisman d'amour par excellence.

— Alors, dis-je, vous croyez aux pouvoirs occultes des talismans ?

— Je crois aux pouvoirs qu'on leur confère ; car ni le métal, ni la pierre, ni le parchemin n'ont par eux-mêmes grande vertu. Un talisman acheté, sans avoir été consacré, n'est plus qu'un objet symbolique sans grande influence. Le talisman ne doit ses vertus spéciales qu'aux cérémonies particulières, et à l'influence des circonstances astrologiques qui ont présidé à sa confection. Pour celle-ci tous les instruments nécessaires : crayons, compas, canif, peau, parchemin ou métal doivent subir une consécration particulière, une sorte de magnétisation par l'action combinée du verbe et du geste. C'est cette cérémonie magique qui donne au talisman sa puissance.

Mme Velleda me cita des faits, des preuves, mais malheureusement, je dispose de trop peu de place pour les rapporter ici.

Avant de prendre congé, j'ai tenu à profiter de l'amabilité de Mme Velleda pour demander :

— Je suis née le 1er avril. Que pouvez-vous me conseiller ?

— Vous êtes régie, m'explique l'Initiée, par le signe du Bélier. Vous devez porter le talisman de Mars, gravé sur fer ; comme pierre, l'Améthyste, montée sur fer ; la Sanguine, l'Escarboucle; comme couleur le rouge pourpre ; comme parfum, le styrax ou la menthe poivrée. Les plantes qui vous seront heureuses sont la Sauge, la Rhubarbe, le Houx, le Poivre, l'Oignon, l'Ail et l'Ortie ; comme animal ami : la chèvre. Votre meilleure saison est le printemps. Vous avez à redouter les migraines, la néphrite, les fièvres, les clous, la jaunisse. Le meilleur remède pour vous sera l'électricité. Le pays où vous aurez le plus de chance de rencontrer des sympathies : La Lombardie. »

Je quittai Mme Velleda, la remerciant de ses précieux renseignements.

Si après cela je ne suis pas heureuse, c'est que vraiment je ne l'aurai pas voulu !

Mme Louis Maurecy

A PROPOS DE L'HOROSCOPE DE Mme STEINHEIL

Notre excellent collaborateur Charles Loura qui, dans notre précédent numéro, voulut bien nous donner l'horoscope de Mme Steinheil, nous écrit pour rectifier une erreur qui s'est glissée dans son travail.

Contrairement à ce qu'il avait primitivement écrit, *Vénus n'est point en sextile de Jupiter (distant de 61 degrés); ces deux astres sont tous deux dans le signe du Bélier*, ce qui se remarque d'ailleurs facilement sur la figure qui accompagne l'horoscope.

Nous sommes du reste convaincus que ceux de nos lecteurs à qui l'astrologie est familière avaient, d'eux-mêmes, rectifié cette inexactitude, due seulement à la précipitation avec laquelle son auteur, pour nous être agréable, avait composé cette analyse astrale.

L'Astrologie et l'actualité

Dans le numéro du 15 octobre, j'ai signalé les positions funestes des astres lors de la perte du ballon *République*.

Le 10, le jour des émeutes occassionnées par la mort de Ferrer en Espagne, les astres annonçaient encore clairement des événements funestes.

Le Soleil en *chute*, c'est-à-dire faible dans la Balance, est toujours en *quadrature* d'Uranus et *opposé* à Saturne dans le Bélier.

Le Soleil représente la *royauté* ou les *pouvoirs dirigeants*.

Mercure est brûlé par les feux du Soleil et en *opposition* à Saturne.

Comme je l'ai dit, Mercure représente les foules, les populaces, etc. et, excité par le Soleil trop ardent, Saturne *rétrograde* et maléfique occasionne les grands mouvements populaires.

VANKI.

A PROPOS D'UN ARTICLE DE M. VANKI

Un de nos plus fidèles et plus aimables abonnés, croyant découvrir quelques erreurs dans le dernier article de notre savant collaborateur Vanki, nous adresse les lignes suivantes :

La signature de M. Vanki est certes une de celles vers lesquelles se hâtent les lecteurs de *l'Echo* à l'arrivée de chaque numéro, et il en a été ainsi pour son court entrefilet sur les Astres et l'accident du dirigeable *République*. (N° 307, p. 393).

Mais ne serait-ce par un *lapsus calami* qui lui a fait placer Vénus en conjonction avec Mars ?

Je me suis reporté à *l'Annuaire du Bureau des longitudes*, car depuis plusieurs mois je suis dans le ciel la course concertée des deux planètes sinistres ; et au 22 septembre (c'est quasi le 25), elles étaient toutes deux dans les Poissons, tandis que Vénus était en effet dans la Balance. La conjonction serait donc entre elles deux.

D'autre part la distance entre Vénus et Saturne d'après ces positions est de plus de 160 degrés ; elle est moindre pour Mars, mais reste nonobstant aux environs de 150° ; cela peut-il s'appeler encore être en quadrature ?

Dans ces conditions Vénus peut-elle en être encore maléficiée, et aggraver les menaces de l'alliance de Mars à Saturne ? Etant donnée la catastrophe du *République*, Vénus n'aurait-elle pas au contraire contribué à adoucir la douleur des quatre familles frappées, par l'explosion d'universelle sympathie que la France entière leur a témoignée ?

ALGESTRIS.

NOTRE COURRIER

REPONSE

A un amateur d'occulte

Stanislas de Guaïta a emprunté le mot *Aor* à *Moïse*. Ce n'est pas dans l'Aor que sainte Hildegarde ou les inspirés voient les événements présents, futurs et j'ajoute « passés », c'est dans l'*Aour-Nahash*.

Ceci demande quelques explications :

La Genèse ou Sepher Bereshit de Moïse : *Livre de la Principiation* dit, verset 3 : Et Ib. Œlohim (Lui, les dieux l'Etre des Etres, Dieu) dit (déclarant sa volonté) : Sera faite LUMIERE.., etc. (en hébreu : Iéhi *Aor*).

Aor expliqué au moyen des clefs kabalistiques, signifie : L'Elément Principe dans sa toute-puissance, spirituelle et intelligible, doué d'un mouvement propre et centrifuge.

Aor, c'est le Souffle divin, c'est le Verbe universel avant la chute, l'Emanation de l'esprit divin en puissance de Création, la Lumière astrale supérieure des occultistes.

Mais ce souffle de Dieu se manifeste sous trois modes dans l'Univers visible et invisible. Dans le monde spirituel, des Principes, c'est l'*Aor*. Dans le monde animique, des lois, c'est l'*Aour*, (*Aour=ou*), c'est *l'o* de *Aor* plus matérialisé déjà, par sa descendante, dans le monde animique. Dans le monde terrestre des faits c'est *Nahash* (le serpent de la génèse) le domaine du *prince de ce monde*.

Or, c'est dans *Nahash*, la lumière astrale inférieure que se reflète tout ce qui se passe, ou va se passer, ou s'est passé dans le monde des faits, faits qui découlent du monde des Lois, comme celui-ci découle des mondes des Causes.

C'est donc dans la Lumière astrale inférieure : *Nahash* et non dans l'*Aor* seul accessible aux anges et aux saints, que l'on peut lire les événements du passé, du présent et du futur, c'est dans la Lumière astrale inférieure que vivent les âmes des hommes de suite après leur mort, avant de passer dans l'Aour et les démons (esprits amoraux, mauvais et des éléments).

L'Aor n'est donc pas « l'Ombre de la Lumière vivante », puisqu'elle est cette Lumière vivante, c'est Nahash qui est cette ombre.

Pour plus de détails, lire notre longue étude actuelle sur « Le Plan astral », dans la revue du *Voile d'Isis*.

Léon COMBES.

A TRAVERS LES REVUES

L'UNIVERS EST-IL UN ORGANISME VIVANT?

La revue *Light* publie l'article suivant :

La science prouve de plus en plus par ses découvertes croissantes, une seule unité de vie et la réunion de toutes ses forces dans l'univers. Soit que les recherches se portent dans les profondeurs de la terre ou dans les régions élevées du ciel, dans le plus petit comme dans le plus grand, sur la matière ou sur l'esprit, le résultat est le même. Parmi les plus grandes variétés, nous trouvons toujours une unité profonde, et que la force, la vie, l'esprit, en tout sont un et semblable.

Dans le *Bulletin de la Société astronome française* en juin 1908, nous trouvons un article de M. Camille Flammarion, qui apporte une autre preuve à ce message de science. La suggestion faite n'est pas vraiment présentée comme absolue, elle représente seulement une opinion personnelle. Depuis, cependant, cette opinion se trouve basée sur ces études astronomiques et mérite notre attention respectueuse.

M. Flammarion nous montre que, bien qu'à l'œil d'un observateur inhabile, la voûte céleste semble composée d'étoiles placées au hasard semblant résulter d'une simple chance ; à un observateur avisé, il est facile de constater (surtout en s'aidant d'une plaque photographique), que les étoiles principales de certains groupes, et que l'espace entourant ces groupes est généralement vide d'étoiles. (L'article est accompagné d'images représentant ces étoiles photographiées). Ces figures d'étoiles

sont généralement d'une forme circulaire; les nébu's prennent également la même configuration, mais sont séparées par de sombres intervalles. Flammarion prétend que ceci n'est pas dû au hasard; il dit que sur une plaque photographique, elle ressemble à des filaments nébuleux reliant apparemment les sept étoiles, lesquelles paraissent reliées comme les grains d'un rosaire. Il écrit : « Au lieu d'attribuer ces faits au hasard, je suis plutôt disposé à les regarder comme les indications d'un ordre réel et de l'organisation des molécules.

« L'univers ne constitue-t-il pas une espèce d'organisme, comme il nous est prouvé par les étoiles y compris la voie lactée? »

Il continue à nous dire que bien qu'il soit impossible de formuler aucune conclusion définitive, étant donné le peu d'étendue de nos connaissances présentes, il lui semble probable que l'univers est organisé et forme un entier dont toutes les parties sont solidaires entre elles; ce mot solidaire ne peut être parfaitement traduit, mais il veut dire que toutes les parties de l'univers sont indissolublement reliées travaillant avec un intérêt naturel vers une fin commune.

Sans aller ausi loin que Swedenborg qui considère l'univers comme un « Grand homme », il admet, néanmoins, qu'il puisse être un réel organisme aussi vivant qu'un animal. Bien que ceci ne soit pas une idée nouvelle (Feshner, il y a longtemps, a conçu la même idée de l'univers dans sa philosophie). Ceci tend de plus en plus à être prouvé par un astronome et repose sur des observations faites au télescope qui confirmeront cette théorie.

Ceux qui sont convaincus que l'astrologie est une vraie science considéreront sûrement une telle théorie comme un encouragement à leur croyance et même ceux qui n'ont aucune conviction sur les sujets d'astrologie devront reconnaître que s'il existe une telle relation entre les corps célestes, l'idée qu'ils influencent les destinées des hommes semble presque probable.

Dans n'importe quel cas le principe le plus essentiel s'accommodant avec toutes les religions se trouve attesté par chaque découverte nouvelle dans l'univers matériel. « Le Seigneur ton Dieu est un seul Seigneur. » Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah. En lui, nous vivons, nous bougeons, et avons notre existence, et parce que tout trouve sa vie dans cette Unité, tout est sous sa direction, et il n'y a aucune crainte à avoir pour quelque individue, que ce soit.

Le docteur Richard Hogron a exprimé superbement cette pensée dans une lettre écrite à un ami et publiée dans le premier numéro du journal de la S. P. R. américaine. Pourquoi seriez-vous tourmenté? — Tout, absolument tout, dans le Cosmos. — Depuis la plus petite tache d'encre jusqu'à toutes les étoiles, toutes nos plus petites pensées jusqu'à la contemplation des plus hautes intelligences, tout est dans la bonté infinie.

La sagesse suffisante à diriger entièrement ce merveilleux organisme de manière à ce que toutes les parties tendent à une même unité peut mériter la confiance dans sa direction des individus dont chaque vie est une partie essentielle de cet entier.

La vraie, la grande sagesse prend soin des moineaux comme des étoiles, prend à cœur l s émotions du cœur humain autant qu'il s'occupe des marées de l'Océan. Dieu, le Christ, prêcha la raison aussi bien que la foi, quand il dit : « Pas un d'entre eux n'est oublié devant Dieu. »

ÇA ET LA

Julien l'Apostat... froussard.

Comme suite à l'article de M. George Malet sur Julien l'Apostat et l'Hellénisme, nous avons reçu la communication suivante :

« ... Voici un fait qui m'a été confirmé par une foule de témoignages :

« Dans un de ces souterrains où il se livrait avec son Oronte à des pratiques mystérieuses, Julien se vit subitement entouré d'apparitions fantastiques qui le pressaient de toutes parts, faisant entendre des bruits insolites, élevant une vapeur fétide, enfin tout le cortège habituel de ces évocations dont le récit tient du délire.

« Le César, récemment initié, n'était point encore aguerri contre de pareilles manifestations : il eut peur, et, se rappelant la foi qu'il avait abandonnée, il traça sur lui le signe de la Croix.

« Immédiatement, la fantasmagorie disparut.

« Mais Julien voulut recommencer l'épreuve; une nouvelle évocation eut lieu : les spectres reparurent. — Un nouveau signe de croix les mit en fuite.

« Oronte s'approcha du prince, et, lui saisissant le bras : « *Qu'avez-vous fait? Ce n'est pas la terreur qui éloigne les dieux, c'est l'indignation que leur cause votre sacrilège. Cessez d'attirer sur vous leur juste colère, en leur opposant les pratiques d'un culte maudit.* »

Ainsi s'exprimait saint Grégoire de Nazianze, cité par Darras, *Hist. de l'Eglise*, tome VIII, page 70.

Non seulement, il fallait qu'Oronte et Julien eussent perdu le sens commun — nous ne dirons pas chrétien — pour se contenter ainsi, l'un, de donner une explication aussi ridicule et insensée; l'autre, d'y ajouter foi quand même ou de s'en contenter.

Néanmoins, la haine du Christ est allée jusque-là, chez ces deux philosophes, tant vantés des mécréants du jour.

LES LIVRES

Le Gérant : PIERRE SORNIN.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, r. de Verneuil.